

Yoan Verdier



Yoan Verdier

Don

© Yoan Verdier, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1879-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Par Hasard », voilà la plus vieille noblesse du monde, je l'ai rendu à toute chose, car elle délivre de la servitude du but.

F. Nietzsche — Ainsi parlait Zarathoustra.

MAUVAISE NUIT CHEZ LES WOOD

Il faisait froid cette nuit-là, étrangement froid même pour une nuit de début septembre, pensa Donald en se levant pour fermer la fenêtre de sa chambre. Il devait être minuit passé et pourtant, impossible pour lui de trouver le sommeil.

Ses poches sous les yeux, auxquelles il ne prêtait même plus attention, étaient devenues bleuâtres. Ses jambes pourtant solidement bâties lui rendaient désagréable le moindre déplacement. Et un interminable bâillement lui déformait son livide visage presque à chaque fois que les aiguilles de sa montre faisaient un tour. Malgré tout, impossible pour lui de trouver le sommeil.

Ce n'était pourtant pas l'envie qui lui manquait, loin de là. C'était plutôt son instinct qui le préservait de succomber dans les bras de Morphée. Il avait l'habitude, depuis toujours, d'avoir une sensation de boule au ventre lorsqu'il était l'heure d'éteindre les lumières. Une angoisse le rongait. Elle formait un cercle vicieux l'empêchant de dormir, ce qui le fatiguait jour après jour. Impossible pour lui de trouver le sommeil.

Donald resta la main sur la poignée de la fenêtre quelques secondes, tout en fixant amèrement le lit qui l'avait accompagné durant toute son enfance. Il eut l'espoir qu'ici peut-être, il aurait pu avoir un ou deux cycles de sommeil complet. S'il avait été chez lui, dans son modeste appartement d'Elephant and Castle, il aurait allumé son ordinateur portable pour tuer le temps en regardant les vidéos de ses youtubeurs préférés. Il faudrait plutôt dire regarder encore, il les connaissait toutes à force.

Il était actuellement venu passer le week-end chez ses parents, dans le quartier de Maryland. Il ne pouvait pas se permettre d'allumer la grosse tour d'ordinateur, elle faisait un tel bruit qu'il aurait réveillé les voisins en plus de sa famille. Il se dirigea en direction de la salle de bain et se passa un coup d'eau sur le visage. « Ma sœur arrive demain et je serais trop épuisé pour en profiter », se dit-il tout en se regardant dans le miroir. Il fixa intensément son propre regard et se mit une légère tape sur la joue.

D'une volonté semblable à une personne qui a le vertige et qui a l'obligation de monter sur un toit, il se rendit dans la chambre d'un pas décidé et s'allongea de la manière la plus à l'aise possible. Sur le dos, les jambes étendues avec un

bras replié sur les yeux. Il remonta la couette jusqu'au cou et avec le froid qui avait envahi la pièce, d'agréables frissons se manifestèrent le long de son corps. C'était le bon moment, il le sentait.

Une sensation de peur l'envahit soudain. Qu'importe, il avait appris à se contrôler avec le temps. Il fallait seulement qu'il reste calme afin de ne pas accélérer son rythme cardiaque. Il se mit alors à penser à Margaux. Ah, Margaux ! Il commença à imaginer ce qu'elle était en train de faire en ce vendredi soir à une heure si tardive. Dormait-elle ? Buvait-elle une bière avec ses collègues après le travail ? Regardait-elle un épisode de la percutante série « Tchernobyl » ? Et pendant qu'il était perdu dans ses rêveries, Hypnos laissa entrer Don en son domaine.

Il ne le savait pas, mais Don arborait un sourire niais maintenant qu'il commençait à sombrer dans les profondeurs de la nuit. Margaux avait fait son effet. Malgré le fait que son bras cachait la moitié de son visage, il avait la bouche ouverte et ses dents supérieures étaient visibles. On aurait dit un idiot à qui l'on vient de faire un compliment et qui ne sait pas cacher sa joie. Petit à petit, ses membres commencèrent à se détendre et son cerveau se mit en mode « économie d'énergie ». Il faut dire qu'il en avait grand besoin afin de mettre de l'ordre dans les pensées de son hôte.

Il se passa un peu moins d'une heure et demi, lorsque la quiétude de Don fut perturbée. Il se mit à pousser de légers râles et à bouger nerveusement ses pieds et ses mains. D'un point de vue extérieur, il était facile de deviner qu'il était en train de faire un cauchemar. Une fois de plus. Ce soir-là avant de s'endormir, il oublia d'enclencher son minuteur programmé pour sonner une heure plus tard.

Et le voilà lui, Donald Wood, qui se retrouvait au milieu d'une sinistre forêt, si compacte et si massive qu'aucun rayon de lumière ne parvenait distinctement à ses yeux. Il y voyait aussi mal qu'à l'intérieur d'une chambre une fois les rideaux fermés. Toujours ce même scénario. Encore ce malaise. Traumatisme fidèle remontant à l'enfance. Terrifiant compagnon se manifestant durant les heures obscures où le soleil est occupé ailleurs. Infatigable parasite de l'inconscient. Trouble fantomatique de l'esprit impossible à comprendre, et donc à guérir.

Est-il enfant ? Est-il adulte ? Est-ce lui qui se trouve au milieu de cette pénombre ? Son premier réflexe était de se toucher, de tâter le terrain environnant avant d'essayer de se mettre debout. Mais il n'osait pas se tenir

droit, de crainte que le sol ne s'affaisse sous son poids. Mi debout, mi accroupi, il plissa les yeux afin de distinguer clairement autour de lui. Des arbres ! Il semblait voir des arbres. Malgré leurs allures peu communes, son imagination n'arrivait pas à le convaincre que ces sinistres formes soient autres choses que des arbres.

Après quelques longues secondes inconfortables au vu de sa position, il osa prendre les devants face à l'incertitude d'une telle situation. « Bonjour. » lança-t-il timidement. « Y'a-t-il quelqu'un ? ». Il s'apprêta à réitérer sa question avec plus d'entrain lorsqu'une brise de vent lui parvint en guise de réponse. Une brise de vent ? Non, plutôt une sorte de gémissement. Un râle inconnu et pourtant que l'on devinait chargé de peine, de chagrin. Comme si la mélancolie elle-même avait une voix et qu'elle pouvait s'exprimer. Un long frisson s'empara alors de tout le corps de Donald, des oreilles jusqu'aux pieds. Il ne put s'empêcher de trembler, de se sentir mal à l'aise.

« Qui êtes-vous ? » s'écria-t-il dans l'espoir de reprendre le contrôle, « Pouvez-vous me dire où je suis ? ». La mélodie s'accrut à mesure que le jeune homme montait le ton. Les sifflements venaient de part et d'autre de la forêt. D'intonations différentes, ils s'accordaient pourtant parfaitement à la façon d'un chœur musical composé de plusieurs voix. Don ne s'entendait plus parler, le son était largement supérieur à celui de sa voix, il devenait insupportable. Il se jeta à genoux au sol, les mains sur les oreilles, et releva la tête brusquement.

— Où suis-je ? Dites-moi ce que je fais ici ?

Trempe de sueur, Don se réveilla en sursaut de son cauchemar. Il était agenouillé au milieu du lit, les mains sur les oreilles. Il avait le souffle court et tremblait de tous ses membres. « Encore » se dit-il en ayant les larmes qui lui montaient aux yeux. A bout de nerfs, il commença à frapper désespérément son coussin. Ses mouvements étaient confus, si bien qu'un coup atteignit son nez. Un filet de sang coula de ce dernier. Au même instant, la porte de sa chambre s'ouvrit.

— A la maison Dony, tout va bien tu es à la maison !

C'était Sandrine, la matriarche de la famille Wood. Elle avait été réveillée par les cris de son fils et avait accouru jusqu'à sa chambre en manquant presque d'enfoncer la porte. Son instinct maternel était toujours aussi affûté, et elle comprit vite ce qu'il se passait lorsque qu'elle vit le visage blême et ensanglanté de son petit garçon. Elle s'avança jusqu'au bord inférieur gauche du lit et s'assit,

calmement. Elle avait ce pouvoir de refouler sa propre inquiétude et de feindre instantanément un état d'apaisement afin de ne pas affoler encore plus son fils. L'un des nombreux talents d'une mère. Elle sortit ensuite un mouchoir de la poche de son peignoir et le tendit à Don en lui mimant de se le passer sous le nez.

— Tu as oublié de programmer ton alarme, chéri ?

Don acquiesça d'un signe de tête. Il ne fut pas surpris de voir que du sang se trouvait sur le mouchoir après qu'il se soit essuyé le nez. Il avait toujours eu les vaisseaux sanguins naseaux fragiles. Le jeune homme se contenta de le rouler en boule et de le poser sur sa table de chevet dans l'optique de ne le jeter que le lendemain.

— Peut-être qu'inconsciemment, j'avais espoir de pouvoir être en paix ici. Juste pour une nuit, une nuit maman ! Je ne demande pas plus, dit-il en récupérant son mouchoir afin de vérifier qu'il ne coulait plus de sang.

— Je sais mon fils, répondit Sandrine tout en passant affectueusement le dos de ses doigts sur la joue de son fils. Je sais.

— C'était encore plus intense cette fois-ci maman, la coupa t'il en se levant. Chaque fois, c'est plus fort encore que la précédente. Je ne sais pas si je vais pouvoir le supporter longtemps.

— Tu travailles beaucoup en ce moment Dony, je ne pense pas que cela puisse arranger ton état. Souviens-toi de ce que tu m'avais dit à ce propos ! L'intensité à laquelle tu travailles est étroitement liée avec tout ceci.

— Mais maman, répliqua-t-il sèchement comme frustré de se répéter, tu sais je travaille pour ne plus y penser et me fatiguer assez pour me plonger dans un coma la nuit venue. De toute façon j'ai fini mon planning avant de partir, si cela peut te rassurer.

Sandrine n'eut pas besoin de répondre quoi que ce soit. Elle fixa son enfant longuement jusqu'à lui faire comprendre que la solution n'est pas de s'énerver. Quel que soit le problème. Elle s'assura que le calme était revenu au sein de sa maison et prit la parole tout en se levant pour se diriger vers la porte.

— Tu sais, ton père est toujours endormi. Et je retourne le rejoindre. Alors si jamais tu as dans l'idée de sortir quelques minutes, personne n'en saura rien.

Don avait très bien compris le message et était encore surpris de ce qu'il venait d'entendre. Surtout que s'il n'était pas revenu chez ses parents depuis

plusieurs mois, c'était à cause d'une dispute qui avait éclatée à ce sujet. Il trouva ce comportement suspect en premier lieu, puis il se ravisa. Après tout, sa mère avait toujours su faire la part des choses. Comme toute femme qui développe l'empathie suprême une fois qu'elle met au monde un enfant. L'empathie suprême, ou la véritable capacité à s'effacer soi-même pour faire passer les besoins de sa progéniture avant les siens.

Don prit son sac à dos et l'ouvrit. A l'intérieur se trouvait une fermeture éclair dissimulée sous une poche. Le jeune homme en sortit une boule d'aluminium qui sentait fort une odeur bien connue de tout le monde. Une odeur de cannabis. En effet, sous l'aluminium se trouvait un pochon rempli d'herbe. Il devait y en avoir pour cinq grammes. Rien de bien exceptionnel mais l'odeur était très prononcée. Don sortit une tête de son sachet et il commença à l'émietter. Il mit le tout dans une feuille, rajouta du tabac, roula un petit morceau de carton qu'il plaça à l'extrémité et referma le tout. Un petit coup de langue sur le côté transparent et l'affaire était réglée. Le jeune homme mit un briquet dans sa poche et sortit de sa chambre.

L'anglais marchait sur la pointe des pieds comme un voleur qui ne veut pas réveiller les propriétaires de la maison qu'il visite. Il trouvait cela ridicule d'en arriver à se déplacer de la sorte chez soi, mais il le faisait quand même. Il ne voulait pas que son père le trouve avec un joint à la main en plein milieu de la nuit. Pas avant son départ qui arrivait à grand pas. Oscar était au courant certes, mais n'avait pas approuvé un tel comportement de la part de son fils. Loin de là.

Don avait pourtant essayé de lui faire comprendre qu'il ne fumait pas par plaisir. Il avait argumenté en disant que c'était le seul moyen pour lui de ne pas cauchemarder durant son sommeil. Son père lui avait répondu qu'il n'avait pas dépensé des sommes astronomiques en prenant des rendez-vous chez tous les meilleurs spécialistes de Londres pour que son fils finisse par se droguer. Il lui rappela qu'il lui suffisait de faire six siestes d'une heure par jour et il conclut en lui disant qu'il pensait que son fils avait enfin fini d'emmerder tout le monde avec ses problèmes maintenant qu'il était devenu un respectable docteur en psychologie.

Sandrine, qui ne savait pas où se mettre durant la conversation car elle était en partie d'accord avec les arguments des deux côtés, avait attendu la fin du repas pour aller parler à son garçon. Elle lui avait dit de ne pas en vouloir à son père. Il s'était réfugié dans la violence car il n'arrivait pas à assumer son impuissance face aux angoisses de son fils. Don répondit à sa mère que ce n'était pas son

agressivité mais sa stupidité qui lui faisait défaut. Et en effet, Sandrine était bien placée pour savoir qu'Oscar était borné comme un âne. Contrairement à lui, elle avait réussi à envisager que son fils n'en soit venu à des moyens ésotériques que par nécessité.

Après tout, Don n'était pas Nikola Tesla, il n'est pas aisé de réussir à vivre en ayant un sommeil segmenté. Il faut trouver le temps de dormir six fois une heure dans la journée. Surtout avec le rythme effréné actuel de la société. Le docteur avait d'ailleurs réussi à combler ce dernier problème en se mettant à son compte depuis peu, il pouvait donc organiser lui-même son emploi du temps.

D'un autre côté, Sandrine ne pouvait pas laisser son fils entrer en contact avec la dépendance. Elle avait hésité à se lancer dans une exégèse pour informer son fils des dangereuses vertus du cannabis. Mais le dilemme n'était pas encore décidé dans son esprit et elle sourit simplement à Don lorsque ce dernier lui annonça qu'il ne reviendrait pas avant quelque temps. Elle lui embrassa la joue, compréhensive, et ajouta simplement « Ton père a tout de même raison sur un point, n'oublie pas que personne n'aime les gens qui se plaignent. Ne te laisse pas abattre par tes soucis. Ils ne te tourmentent pas par hasard, ils sont là pour être surmontés. »

Ces événements dataient de maintenant trois mois mais dans l'esprit de Don, qui n'avait toujours pas pardonné à son père, cela ne faisait que quelques jours à peine. Ce dernier réussit à sortir de la maisonnette discrètement et s'assit sur le modeste salon de jardin qu'Oscar et lui avaient fabriqué lorsqu'il était adolescent. Il se sentit mal à l'aise au début, son esprit avait fait un parallèle involontaire entre la relation qu'il avait eue avec son père durant toute son enfance et la relation qu'ils avaient aujourd'hui.

Même s'il n'avait pas été toujours parfait, Oscar pouvait tout de même se vanter d'avoir fait tous les efforts nécessaires pour faire en sorte que ses enfants ne manquent de rien. Personne n'aurait pu lui enlever. Don hésitait, le joint dans la bouche et le briquet en face, pouce sur le cran, prêt à l'allumer. Il fixait le cendrier sur la petite table et se décida à l'allumer. « Moi au moins, je ne fume pas par plaisir » se dit-il à lui-même comme pour provoquer son père qui n'avait jamais réussi à arrêter le tabac.

Et c'était bien vrai. Au début, le jeune homme appréciait bien les effets du THC. Il se sentait extralucide et avait l'impression d'avoir des idées de génie. Comme s'il comprenait tout du monde qui l'entourait. Lui qui avait toujours eu